

III

LA GUERRE DE PARTISANS DANS L'ÉTAT DE TAMAULIPAS

Expédition du Nord. — Mejia et l'armée mexicaine. — Carbajal et les Américains.

I

L'expédition vers les frontières du nord du Mexique, qui allait mettre en mouvement la moitié de l'armée franco-mexicaine et la contre-guérilla, était la conséquence naturelle de la grande campagne entreprise dans l'intérieur par le général en chef Bazaine et terminée si heureusement pendant l'hiver de 1864. Cette expédition était d'une haute importance au point de vue de la politique française. Juarès, refoulé avec son gouvernement et ses adhérents jusqu'à la frontière américaine du Rio-Bravo par les colonnes franco-mexicaines qui s'étaient entre-croisées sans relâche sur les hauts

plateaux, s'était réfugié dans l'état de Nuevo-Leon, à deux cent cinquante lieues au nord de Mexico. A une telle distance de notre centre d'occupation, il se croyait à l'abri de toute atteinte. La lenteur de nos premières opérations devant Puebla en 1862-1863 avait même donné naissance chez les juaristes à un jeu de mots tant soit peu humiliant pour les Français, qui se piquent de tout enlever à la baïonnette. « *El inimigo, disaient-ils, es como la gelatina : se mueve, pero non avanza* (l'ennemi est comme la gélatine : il se remue, mais n'avance pas.) » Depuis cette époque, il est vrai, les libéraux ont été cruellement désabusés. Donc en août 1864, pendant que l'empereur Maximilien montait sur le trône à Mexico, à deux cent cinquante lieues de son palais de Chapultepec, dans l'état de Nuevo-Leon, entouré de fonctionnaires, de généraux et de soldats, abattu par les désastres, mais non désespéré, le président de la république mexicaine restait debout, résolu à ne pas déserter son mandat légal. Un pareil état de choses ne pouvait durer.

Une des deux divisions françaises commandée par le général de Castagny, qui depuis six mois avait pris position dans la gracieuse ville d'Agua-Calientes, capitale de l'État du même nom placé presque au centre des hauts plateaux, se mit en

mouvement pour descendre au nord sur Monterey, la ville principale du Nuevo-Leon. Entre Aguascalientes et Tampico, la division mexicaine sous les ordres de Mejia, dont le quartier général était à San-Luis, reçut mission de se rabattre des hauteurs vers la mer, d'enlever Vittoria au chef juariste Cortina et de courir sur Matamoros, le port frontière qui sépare le littoral mexicain du littoral des États-Unis, et qui était alors occupé par les libéraux. Sur la droite, la contre-guérilla, remontant de Tampico jusqu'à Vittoria, où elle se rencontrerait avec le général Mejia, devait balayer toutes les terres chaudes du Tamaulipas depuis Tampico jusqu'à Matamoros, en passant par Vittoria. Rejeter au delà des frontières Juarès et les siens, ou les forcer à gagner le Nouveau-Mexique, dont la route restait encore libre, et conquérir à la couronne l'État de Nuevo-Leon et le port de Matamoros, tel était le double résultat que l'on attendait de ce mouvement combiné sur une largeur de cent cinquante lieues (1). Une bonne part était promise

(1) L'État de Nuevo-Leon est très-riche en mines d'or, d'argent et de plomb. Au moment de l'expédition, le gouverneur Vidaurri venait de faire des ouvertures au général Bazaine. La conquête du port de Matamoros était d'une grande importance, car non-seulement les revenus des douanes y étaient considérables, mais il assurait aux libéraux des facilités de communication avec l'Amérique qu'il s'agissait de leur enlever.

à la contre-guérilla dans cette expédition : il lui était réservé cette fois encore de pénétrer dans un pays rebelle où ne s'étaient jamais montrées les armes de la France.

Depuis un mois les chaleurs avaient redoublé : les lacs des terres chaudes qui s'étendent sur les rives du Tamesis étaient desséchés ; on pouvait les traverser à pied sec presque en ligne directe, ce qui permettait de réduire le trajet de Tancasnequi, pénible à parcourir sous une température aussi élevée et au milieu de terrains sablonneux. L'infanterie et l'artillerie remontèrent le fleuve en barques. La cavalerie, après avoir franchi à la nage les *Esteros*, petits bras qui enveloppent le côté nord de Tampico, marcha droit devant elle à travers broussailles, marais et prairies. Les fantassins du colonel Prieto, chef de la contre-guérilla mexicaine, suivaient à courte distance, courant sans être essoufflés du même pas que nos chevaux.

La colonne s'en allait joyeuse, la campagne s'annonçait comme pleine d'intérêt. Les officiers de cavalerie, appartenant tous aux chasseurs d'Afrique, se connaissaient de longue date, et les souvenirs de Crimée et d'Algérie, parfois évoqués, ne manquaient pas de charmes sur cette terre du Mexique. A six lieues de Tampico, nous fîmes halte le soir au centre d'une vaste plaine où s'abrite,

sous les poiriers sauvages aux longues et odorantes grappes de fleurs rouges, l'*hacienda* de Caracol. C'est un des domaines de ce riche Mexicain, San-Pedro, que nous avons montré au début de ce récit obtenant par son influence la soumission aux Français de la ville de Panuco. La maison de maître est blanche et propre, ce qui est rare dans les *haciendas* de la province. San-Pedro pratique largement les lois de l'hospitalité dans sa résidence de Caracol. Une table abondamment servie de mets indigènes aux sauces brûlantes et pimentées attendait les officiers de la contre-guérilla. Les moustiques, devenus féroces à la tombée de la nuit, rendaient le sommeil impossible. On se laissa bientôt aller à la vivacité de la causerie, et vers une heure, aux premières lueurs de la lune, on se mit en selle. L'étape à parcourir comptait quatorze lieues de pays. On avait sans cesse à traverser des étangs d'où l'eau s'était évaporée. Des crevasses d'un terrain encore vaseux, souvent brûlant, s'exhalaient sous les pieds des chevaux des miasmes qu'un séjour de quelques heures eût rendus mortels. Rarement on y trouvait une goutte d'eau pour étancher sa soif.

En moins de trois jours, malgré les difficultés accumulées sur notre route, nous n'en avons pas moins franchi trente lieues ; nous étions à Tancas-

nequi. Les magasins de cette place avaient été protégés jusqu'à cette époque par un détachement du corps de Mejia, qui avait dû rejoindre la division mexicaine opérant son mouvement offensif sur Vittoria. La contre-guérilla confia la garde des docks de Tancasnequi à un de ses officiers et à soixantedix de ses fantassins. A chaque angle des bâtiments s'éleva un petit fortin, d'où une poignée d'hommes repousserait sans peine désormais les coups de main tentés contre l'entrepôt.

Cinquante-huit lieues séparent Tancasnequi de Vittoria. On ne peut se faire une idée de ce que cette distance à franchir nous coûta d'efforts. Notre colonne, nécessairement légère, puisqu'elle était appelée à des marches rapides, impossibles de jour à cause de la température humide et constante de trente-cinq degrés qui régnait dans ces parages, n'emportait avec elle aucun bagage. Les *arrieros* seuls conduisaient des mulets chargés de maïs destiné à la nourriture du soldat et des animaux pendant dix jours. La contre-guérilla, composée de tempéraments robustes et éprouvés, ne vit mourir en quatorze jours de marche que quatre hommes, qu'on enterra au bord du bois en murmurant une prière ; mais pas une étape ne s'achevait sans qu'au soleil naissant quinze ou vingt cavaliers et fantassins ne tombassent subitement

asphyxiés ou frappés d'accès pernicieux, suivis d'un délire immédiat auquel ils eussent succombé sans de prompts secours. Quarante et quelques kilomètres parcourus chaque nuit dans des défilés de bêtes sauvages, à travers bois et marécages, sans trouver une goutte d'eau sur notre parcours, du maïs écrasé par nos mains et cuit sur la gamelle, de la viande encore chaude provenant du maigre bétail trouvé et abattu au *rancho* qui servait de bivouac, voilà un léger aperçu de la vie que nous menions dans ce pays nouveau. Nulle part la moindre trace d'industrie ou d'agriculture. Fréquemment on foule aux pieds des tas de pierres écroulés, souvent surmontés d'une croix grossière plantée à la hâte et indiquant le théâtre de quelque meurtre. Les routes n'existent que sur la carte officielle, où elles sont pompeusement tracées, et l'unique mesure kilométrique connue des naturels est marquée par un crâne de cheval blanchi aux intempéries de l'air et accroché par la mâchoire à une branche d'arbre. Cette mesure primitive est presque l'équivalent de notre lieue de terre.

Toutes les dix ou quinze lieues, une cahutte, couverte de feuilles de palmiers sauvages, décorée du nom de *rancho*, sert d'abri à la pauvre famille d'un *vaquero*, habituée à se contenter de racines et d'eau saumâtre. Parfois, au milieu des bois, on

rencontre de rares éclaircies, parsemées d'énormes pieux : ce sont les débris de palissades à moitié détruites par le temps. Il y croît un fourrage semblable à l'herbe de Para importée dans nos colonies des Antilles, qu'elle désole aujourd'hui par ses envahissements. Ce vieil enclos, traversé par un cours d'eau, fut la patrie d'une *manada* (troupe de bétail ou de chevaux). Le *vaquero* chargé du domaine a jadis enfermé dans cette enceinte abandonnée, qui contient pâturage et abreuvoir, plusieurs juments suivies d'un étalon de choix ou une bande de vaches en compagnie d'un taureau. Deux ou trois ans après, la famille s'est accrue. La barrière en bois, ruinée par les ans et par les efforts des jeunes produits qui aspiraient à la liberté, est tombée d'elle-même, et la troupe a pris son essor au large sans cesser de revenir à son terroir. Jamais ces *manadas*, à l'état libre, ne se mélangent entre elles : car les étalons ou les taureaux font sévèrement la police de leur harem en courant sus aux indiscrets. La richesse de cette partie d'État consiste uniquement en troupeaux devenus sauvages, dont le *lazzo* seul peut se rendre maître. Les *ginetes* le lancent à ravir. Il est curieux de voir ces hardis centaures, vêtus de cuir des pieds à la tête pour résister aux piquants des balliers, lancés à toute vitesse à travers bois à la poursuite

de bandes fugitives; ils ont bientôt lassé les étalons qui veulent gagner les prairies, et ces coursiers frémissants plient sous l'étreinte de leurs dompteurs.

De Tancasnequi à Vittoria, les *haciendas* sont en complète décadence. Faute d'irrigations, les cultures de maïs étaient restées stériles, et la *faneqa* (90 kilogrammes environ) se payait jusqu'à dix et douze piastres, le double du prix ordinaire. La diminution des bras est aussi la cause de l'élévation des tarifs; le Tamaulipas, qui comptait jadis de quinze à dix-huit habitants par chaque lieue carrée, en compte à peine aujourd'hui six ou sept. L'*hacienda* de la Conception, située à sept lieues de Tancasnequi, est encore une des plus fertiles, mais la population y est chétive et minée par les fièvres paludéennes. L'horizon est toujours aussi morne; çà et là on aperçoit quelques pousses de chênes verts et de génévriers. Le territoire fut parcouru au bruit de nombreuses acclamations parties de nos rangs, où les amateurs de chasse étaient nombreux. Des troupeaux de grands lièvres, par groupes de trois ou quatre, se levaient sous les pieds des chevaux; ils avaient le poil plus clair que celui des lièvres d'Europe. Le Mexicain méprisant la viande de cet herbivore, qu'il accuse de trop hanter les cimetières, la race s'est propagée

en toute sécurité. Depuis le départ de Tampico, l'atmosphère était en feu. Enfin, dans la nuit, des pluies désirées depuis deux ans changèrent en torrents les plus petits ravins; pendant soixante kilomètres, on fut transpercé. Par bonheur, on put coucher le soir à l'abri sous les cases des Indiens du Pretil, véritable nid d'aigles perché au sommet de rochers escarpés, espèce de forteresse construite pour soutenir le siège des guérillas. Le neuvième jour de marche, on fit halte à la Panocha, renommée par ses chevaux au sabot si résistant qu'ils n'ont jamais besoin de ferrure. La Panocha était le domaine de deux colonels libéraux du nom de Jaugregui et d'Ostos, qui trouvèrent bénéfice à céder leurs produits chevalins à la contre-guérilla de passage. Le marché d'achat fut précédé de l'offre de leur soumission à l'intervention; mais après le paiement ils eurent bientôt violé leur parole.

Le 24 août, au soleil levant, à la descente d'une colline assez raide, nous découvrîmes enfin Vittoria. Cette capitale est une ville ouverte, comme toutes les cités mexicaines. De loin, avec ses *mira-dores* aux vives couleurs, la ville paraît charmante. Couchée au pied d'une montagne élevée, dernier chaînon des hauts plateaux, elle est semée de jardins et de champs de cannes à sucre arrosés par un gros ruisseau. Sur la droite, un cimetière,

vaste *campo santo* de construction espagnole, entouré d'une forte muraille percée de meurtrières et criblée de balles, paraît le seul point défensif et dominant.

A un kilomètre de Vittoria, le général Mejia, accompagné du général de brigade Oliveira, suivi de dragons rouges au casque de forme bizarre, se portait avec beaucoup de cordialité à la rencontre du colonel Du Pin, qui avait mission d'appuyer les forces mexicaines de l'armée régulière. Arrivée sur la grande place, la contre-guérilla se forma en bataille et resta sous les armes, en attendant qu'un de ses officiers assisté de l'alcade eût pu désigner à chaque fraction les rares logements restés disponibles après l'installation du corps d'armée mexicain, qui comptait 4,700 hommes, 800 chevaux et dix-huit pièces d'artillerie, dont six rayées. Rien dans Vittoria ne rappelait l'animation d'une cité, c'était plutôt une place de guerre. Escadrons bivouaqués dans les rues, clairons et fanfares aux notes criardes, dont les Mexicains abusent surtout la nuit, canons devant le quartier général, postes et sentinelles presque à chaque demeure, *avanzadas* hors de la ville, tout cet appareil donnait un aspect des plus sinistres à la capitale du Tamaulipas. On jugera des dispositions qui nous y accueillirent par un épisode où je fus engagé personnellement. L'of-

ficier commandant un des deux escadrons de la contre-guérilla, désigné pour préparer le logement de la troupe, avait reçu avis de se présenter dans la maison du négociant don Ignacio Iguera, située au coin de la place principale. Conduit par le propriétaire, il traversait une des chambres donnant sur la rue, lorsqu'un Mexicain vêtu d'habits bourgeois se précipita sur ses pas un *revolver* Colt à la main, puis, lui barrant le passage, lui tira en pleine figure deux coups de pistolet, qui firent successivement long feu. L'officier de contre-guérillas, qui recueille ici ses souvenirs personnels, était sans armes. A cette brusque attaque, jaloux de l'honneur de son uniforme, il avança sur son agresseur en lui disant : « Assassinez-moi, si vous l'osez. » A ces mots, un second Mexicain, en tenue militaire, tira son sabre et porta un coup de pointe, heureusement paré par un jeune maréchal-des-logis, nommé Brunéau, qui accompagnait son capitaine d'escadron, et qui s'était bravement jeté en avant pour le couvrir. Sur l'appel des deux agresseurs, comme par enchantement douze soldats, baïonnette au canon, firent irruption dans la chambre, où ils retinrent prisonnier l'officier français. En un clin d'œil, un bataillon entier, le fusil amorcé, se forma en bataille dans la rue, devant la demeure du négociant Iguera. Le jeune sous-officier put